

Book Reviews/Comptes rendus

JEANETTE EDWARDS, PENNY HARVEY et PETER WADE (sous la direction de), *Anthropology and Science: Epistemologies in Practice* – ASA Monograph, N° 43, Oxford: Berg, 2007, ix + 204 p., index.

Ce recueil relativement méconnu rassemble dix chapitres (pour la plupart inédits), tous rédigés en anglais, à la suite d'un colloque de l'association des anthropologues sociaux du Royaume-Uni ("ASA Decennial Conference"), tenu en 2003. Dès les premières pages, les co-éditeurs de l'ouvrage précisent que leur propos ne touche pas directement l'anthropologie des sciences ni ne tente de définir l'anthropologie en tant que science, mais qu'ils cherchent plutôt à examiner selon une approche ethnographique les multiples liens pouvant exister entre l'anthropologie et les sciences (1). On pourrait même ajouter que les textes réunis ici nous incitent à considérer tout ce que la discipline anthropologique (avec son approche, sa méthode, ses traditions, ses outils) peut apporter de neuf à l'épistémologie afin de mieux comprendre, voire de mieux circonscrire le statut actuel des sciences et le pouvoir de l'autorité scientifique dans différents contextes culturels. Comme on le sait, l'idée de science et de savoir scientifique ne sont pas universelles, ni partagées de tous, et cette absence de consensus entre les chercheurs intéresse particulièrement les sociologues des sciences et aussi beaucoup d'anthropologues. En outre, les responsables de ce recueil se penchent sur les processus de légitimation des sciences, autrement dit, ce qui rend les sciences "crédibles" dans différents contextes culturels (10). Les études de cas qui suivent sont très variées et touchent successivement la Finlande, le Mexique, le Kazakhstan, mais aussi le peuple Sakai et les Maoris.

Dans leur introduction générale, les trois co-responsables rappellent d'abord certaines avancées anthropologiques à propos de l'étude des "sciences exactes" par des chercheurs en sciences sociales depuis un demi-siècle. En fait, la science ne se serait pas totalement émancipée de ses rapports étroits avec les explications religieuses et la magie, et certains anthropologues comme Lévy-Bruhl et Malinovski avaient rapidement conclu qu'il pouvait exister plusieurs schèmes de rationalité au lieu d'un seul, comme le rappellent Edwards, Harvey et Wade (3). D'ailleurs, au cours des années 1960, Claude Lévi-Strauss aurait déjà affirmé que la "pensée magique" tenait davantage sa force et son succès du besoin de déterminisme de ses usagers (3). Malheureusement, la référence précise de ce texte de Lévi-Strauss daté de 1981 n'apparaît pas dans la liste des sources de l'introduction (17). On évoque également, à la suite de l'anthropologue Bryan Pfaffenberger, le fait que "les technologies sont des

faits sociaux" (5), tout en renvoyant à la théorie de l'acteur-réseau (ANT, "actor network theory," 5). Cette théorie récente, désignée dans ce livre sous l'acronyme ANT, permet de distinguer le travail des anthropologues (centré principalement sur les dynamiques des réseaux) de celui des chercheurs en études des sciences et des technologies ("science and technology studies," ou STS) (6). Quelques pages de l'introduction abordent en outre le statut de la science dans l'espace public ("Public understanding of science"), lorsque les faits scientifiques sont réappropriés, contestés, et débattus dans la sphère publique par des "non-experts," ce qui inclut les journalistes, mais aussi les anthropologues et les sociologues (8-9). En moins d'une vingtaine de pages, la riche introduction des professeurs Edwards, Harvey et Wade rassemble une foule de données et d'intuitions fort pertinentes.

Les dix textes réunis ici sont tous de haut calibre, bien documentés, et riches en références souvent fertiles. Parmi les textes les plus inspirés, retenons le deuxième chapitre au titre vague ("Industry Going Public") signé par Alberto Corsín Jiménez, qui propose plusieurs avancées théoriques, à savoir que nous sommes entrés dans l'ère d'un nouveau paradigme (au sens de Kuhn), où c'est désormais l'ensemble de la société (et non seulement la communauté scientifique) qui décide si tel aspect de la science est bon ou non; dorénavant, la confiance et la responsabilisation sont devenues des valeurs inhérentes à l'appréciation de la science et de ceux qui la font (39). Ce serait en fait les systèmes de management et l'administration qui peuvent ré-institutionnaliser les savoirs (53). Et dans cet ensemble, poursuit Alberto Corsín Jiménez, les analyses anthropologiques ne seraient que des systèmes administratifs qui légitiment les savoirs ethnographiques au moyen des réseaux de chercheurs et de la recherche, par exemple par l'entremise de l'arbitrage savant qui caractérise les revues universitaires (52).

Dans le chapitre 6 ("The Second Nuclear Age"), Hugh Gusterson souligne que peu d'anthropologues s'étaient intéressés aux premiers mouvements anti-nucléaires d'avant 1970 ; il se penche sur la seconde ère nucléaire pour parler d'un "nouvel ordre nucléaire," dans lequel des pays du Tiers-Monde développent un arsenal nucléaire en guise de nouveaux symboles identitaires nationaux (117). Sous le titre "Genealogical Hybridities," le chapitre 7 de Sahra Gibbon (et non "Sarah Gibbon") analyse comment certaines femmes atteintes du cancer du sein se représentent par écrit (et par des graphiques) leur propre généalogie et les antécédents parentaux ayant pu influencer l'apparition de leurs symptômes (136). Sur le Canada, on retiendra l'étude du chapitre 8 ("Where Do We Find Our Monsters?") que Debora Battaglia (du Mount Holyoke College au Massachusetts) consacre à la secte de Raël, qui avait tenté de valider son existence par la révélation d'une expérience de clonage ayant eu lieu au Canada (153). En dépit de ce canular, la secte avait reçu une visibilité inespérée de la part des médias, mais parfois dans des représentations dignes des pires films d'horreur d'autrefois, avec leurs savants fous et leurs mondes apocalyptiques (165).

Mais où se situe dans cet ensemble la part de l'épistémologie annoncée dans le titre de l'ouvrage? En fait, chaque chapitre se subdivise en deux parties principales: d'abord les données ou les résultats de la collecte, que l'on identifie quelquefois comme un "récit narré" ("narrative," 70), puis une conclusion étoffée (qui comprend implicitement une discussion approfondie des résultats obtenus). Cette dernière section apporte les éléments d'ordre épistémologique et certains prolongements théoriques.

Le livre *Anthropology and Science: Epistemologies in Practice* émerge dans un domaine où plusieurs titres similaires coexistent déjà; sans être essentiel, les auteurs fournissent ici des démonstrations intéressantes et des cadres conceptuels riches. Pratiquement chaque chapitre apporte au moins une référence méconnue et fertile que l'on voudra approfondir. En outre, les bibliographies à la fin de chaque chapitre sont particulièrement généreuses (environ quatre pages de références pour chaque chapitre). Les thésards voulant préconiser les approches ethnographiques pour leurs études de cas et les chercheurs en épistémologie pourront certainement s'en inspirer.

Yves Laberge, Université Laval.

© Canadian Sociological Association/La Société canadienne de sociologie